

Chateaubriand : le christianisme du génie

Tandis qu'au vide répond l'excavé, tandis qu'au creux répond l'ornière, tandis qu'à la vacuité littéraire succède la vacuité littéraire, tandis que la chienne indigence n'est prête à s'ébrouer que pour faire place à l'indigence, tandis que le même appelle le même et l'autre l'autre pour autant que ce dernier n'est pas autre que le même, tandis qu'obligatoire il est de médiocrement écrire afin de s'initier à la communion démocratique, et à l'incalculable bonheur de s'ouvrir aux phantasmes d'une majorité qui pût ainsi se reconnaître dans un ramas de faiblesses étales, tandis que tous les membres de la gent gribouilleuse conjouissent émulés par le poste de fantasmagorique pâture offerte aux visées onanistes des populaces policières, tandis que tous les membres de la gent pisse-copieuse s'agitent érectiles en se laissant devenir intentionnel corrélat et décérébral d'une masse dictatoriale, tandis que la contente plénitude de l'absence de talent hébète l'aigrette du premier moderne et plumitif tireur de lignes, tandis que le son et le sens, l'intelligence et le poème, la musique et l'image, tandis que toute trame et tout personnage, de toute épaisseur ont été dénudés, tandis que tout art a été dépeuplé et que s'entre-gratulent les pères sans gonades d'un nouveau désert sans silence, tandis, tandis, survient la consolation toutefois de découvrir l'oasis d'une nouveauté véritable et qui fut neuve toujours, d'une nouveauté vivante de cette vie qui point ne périt, cette vie qui se nourrit d'éclat, qui règne de gloire, et qui se nomme l'éternité.

Quoi de neuf au désert d'outre-modernité ? Quoi de neuf ?
Chateaubriand.

Dénuée de toute référence à l'Absolu, l'époque à laquelle nous assistons ne produit que des non-œuvres. À la source des doctrines où infuse et patouille ce monde immanentiste et toujours égaré, il y a « cette espèce d'hommes, écrit Chateaubriand, qu'il est impossible de convaincre, parce qu'ils ont toujours tort ». La parole de Chateaubriand ne saurait paraître au même rang qu'un quelconque discours qui se dit actuel ; cette parole est ailleurs, elle est essentielle, elle est partout, elle est étrangère à l'instant et à toute fugacité, au point qu'aucun propos littéraire ou politique, aucun propos issu de nos ères échouantes, ne peut même s'y confronter ; et, hormis de quelques contresensés vagabonds que l'esthétisme égare, la parole de Chateaubriand ne sera jamais citée par quiconque. Elle ne sera pas non plus contredite par quiconque, et c'est là que réside la merveille. L'œuvre de

Chateaubriand n'a pas à s'embarrasser de la moindre confrontation avec l'un des quelconques employés de cette administration de la défaillance mondiale que l'on nomme « pensée contemporaine » ; et la correspondance du grand homme continue ainsi de se voir intégralement publiée, en une régulière parution qui occupe le terrain de nombreux volumes chez le plus prestigieux éditeur français. Les pages de Chateaubriand que l'on croyait déjà toutes parues poursuivent le jeu d'un permanent rappel à lui qui rappelait à l'Essentiel : le surpuissant Vicomte lance depuis les Cieux l'inédit que lui transmettait ores celui qui fait toute chose nouvelle.

Chateaubriand désigne à jamais sa borne aux sombres rampements de crédule satisfaction propres à une ère antichrétienne qui, devant lui, n'arrive pas à se trouver la force d'avoir un ennemi. Car Chateaubriand a cette puissance littéraire et pensante de demeurer un grand incontredit : l'immensité de son génie effraye au point qu'il reste intouchable en dépit de son christianisme. De grands génies chrétiens, qui dussent réduire tout contradicteur à un baigne verbal éternel ou à une conversion de louanges, ont été basement mis en cause pour leur consubstantielle théologie, et c'est en dépit d'un fondamental christianisme inhérent à ce qu'ils croient contempler, que beaucoup d'imbéciles admirent, tout de même, Racine ou Corneille, Verlaine, Pascal, Baudelaire et Bossuet – et toute l'histoire de l'art. La tendance sera de passer sous silence ce qui tisse le génie : le christianisme, bien évidemment. Mais Chateaubriand émane et rémane une mystérieuse aura qui lui confère l'immunité, malgré la radicalité de ses pages qui s'opposent continuellement au crétinisme pandémique et à la modernité modernante et modernatrice des modernes modernisés.

Dans l'admiration que l'on voue à Chateaubriand l'on ne dissocie presque jamais, et la chose relève du miracle, l'artiste et sa catholique pensée. Il y a chez lui un noyau que certains savourent et que les autres sont prêts à avaler. C'est parce qu'il est infusé du génie du christianisme, dont il a peint les traits en toute conscience, c'est parce qu'il est le génie du christianisme, que Chateaubriand est aimé, malgré que quiconque en ait. Tout repose d'abord sur ce chef-d'œuvre de jeunesse qui, en un livre, dit non seulement une définitive thèse mais plus profondément énonce une preuve montrant la réalité d'un passé comme elle annonce un déploiement futur : le génie du christianisme est le christianisme du génie. Chateaubriand établit et illustre par l'exemple, soit par la beauté elle-même de son art offensif et pacifié, inaltérable et si maîtrisé, l'écrivain montre que le Christ qui est la Vie et la

Vérité, est cette Voie qui inclut aussi et précisément l'art : la Beauté est partie intégrante non seulement du Royaume, mais elle jaillit aux côtés de la Parole de Dieu : la Beauté est donc le langage commun de tous les chrétiens sincères, et c'est un fait que l'histoire publie insolemment.

La conjonction de toutes les mauvaises volontés qui peuvent nier l'évidence dans l'intention de renverser les valeurs, n'aura jamais le pouvoir de dissocier le règne de la Beauté et celui du Christianisme, et jamais personne ne pourra nier que Beauté et conscience chrétienne sont intimement unies. Malraux même, en dépit de tous ses aveuglements, admettait l'équivalence de l'ère de Beauté et de l'ère chrétienne. Plus on veut dépasser le couple du Christianisme et de la Beauté, plus on le renforce par la nostalgie que suscite l'art immanentiste contemporain à qui tout manque y compris lui-même. La Beauté et le Christianisme sont un : le jour où le sens de la Transcendance disparaît, la Beauté disparaît également, et l'art devient pour lui-même l'obsessif miroir de ses interrogations ; il ne produit plus mais se reproduit, il n'est plus de l'ordre de la plante mais du puceron. Coupée de ce qui l'appelle, l'œuvre d'art n'est plus qu'un résidu de questionnement en ombilical écho, un interrogat.

Toute œuvre porte en sa texture la trace de la Transcendance ayant souffert la venue au monde, le Verbe ayant par l'Incarnation revêtu le corps de souffrance afin d'y faire rayonner la Résurrection. L'œuvre d'art porte dans la finitude le scintillement de l'inaccessible Transcendance, mais pour cela il faut qu'elle sache le regard par lequel le monde rayonne de ce scintillement dont la restitution dans un donné porte l'œuvre à la naissance. Une œuvre est la lumière menant la mort vers la résurrection, elle est l'exigeant agir d'un chemin de croix, elle est dans la chair de l'extériorité l'inscription de l'idée la plus chère qu'un homme artiste porte en soi ; et au plus haut de soi, l'œuvre incarne ainsi l'acte même par lequel l'homme est constitué créateur, produisant dans les souffrances de la finitude la marque de la liberté et donc de l'image de Dieu qui est en lui. L'œuvre d'art est hémophile, et ce sang qu'elle recueille est cet analogon de Sang sacré qui jaillit du supplice de la Croix, et ensemence le monde pour y porter la résurrection : en ce sang où se mêle l'infinité et la finitude et qui fait d'elle une hémophile réalité, l'œuvre d'art montre que le rapport d'infinité et de finitude s'inverse au profit du motif de résurrection.

Lorsque la Différence fondamentale du divin est sue comme franchissant l'infinité pour dire à l'âme humaine qu'elle a héritage de l'inaccessible pour image, cela suscite de l'âme une activité qui l'enjoint à reporter dans un contenu son mystère. L'œuvre d'art porte en soi l'élément surhumain que véhicule l'humain : l'œuvre d'art a pour essence ce que la pensée chrétienne a montré se tenant véritable. Plus l'artiste sera en intense union avec ce qui est Vérité, sans besoin d'intellectualisation mais avec un cœur ivre de l'Absolu, plus l'œuvre portera le génie. Le christianisme du génie est le sens et la vérité du génie du christianisme.

« De toutes les religions qui ont jamais existé, écrit Chateaubriand, la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres ; le monde lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, depuis les hospices pour les malheureux jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange et décorés par Raphaël. Il n'y a rien de plus divin que sa morale, rien de plus aimable, de plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte ; elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain, et des moules parfaits à l'artiste ; il n'y a point de honte à croire avec Newton et Bossuet, Pascal et Racine ». Et Chateaubriand continue aujourd'hui d'éployer son œuvre, dans la présence d'éternité. Son œuvre parle puissamment depuis l'éternité, elle s'adresse à la fin de ces temps trop anciens dans lesquels nous pataugeons. Cette œuvre grandiose ouvre un regard pour la renaissance, elle fait signe vers la réalité de cette renaissance qui est en marche et que nous ne cessons de dire ; cette œuvre s'adresse tout autant à l'athée de masse qu'au chrétien sans esthétique.

L'Église, la demeure du divin Nom, est l'hospice où chacun ira des plus endurcis, bientôt, à plat ventre, demander grâce, tandis que le ciel, empourpré d'un feu de baptême et portant le focal brasier de la résurrection, à chacun aura fait comprendre qu'on ne reçoit pas son Seigneur sans avoir revêtu un habit aussi beau que Lui, sans L'avoir revêtu Lui-même, transsubstantié en son Eucharistie. La Beauté préfigure l'union de l'âme et du Principe qui vers elle descend. Le génie du christianisme, c'est le Christ : il est Dieu, la Sagesse qui vient.